

Recherches sociographiques



Fernand DUMONT, *Une foi partagée*

Marco Veillelux

Volume 42, numéro 2, 2001

Mémoire de Fernand Dumont

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057466ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057466ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Veillelux, M. (2001). Compte rendu de [Fernand DUMONT, *Une foi partagée*]. *Recherches sociographiques*, 42(2), 406–410. <https://doi.org/10.7202/057466ar>

d'adhérer n'apparaît pas à celui-ci comme une nécessité (comme une réalité « normale » ou « naturelle », en dehors de laquelle il ne reste que la condition de marginalité ou d'exclusion), mais plutôt comme un choix. Comme Dumont le dit, « l'immigrant sait fort bien qu'il n'a pas seulement à choisir une langue, mais l'une des deux sociétés ». Or, le nouvel arrivant pourra se demander quelle est, pour lui qui a quitté sa terre natale, l'attrait d'une société d'accueil dont la culture est minoritaire, menacée, problématique.

Le défi est bien sûr de taille, notamment pour ceux qui promeuvent la souveraineté du Québec. Faut-il convaincre les néo-Québécois des avantages d'appartenir à une société francophone en Amérique, ce par le biais d'arguments utilitaristes ? Ou faut-il les séduire par un projet qu'on croit beau et passionnant, au-delà des calculs de coût et bénéfique ? Le silence de Dumont reflète peut-être le malaise de beaucoup d'intellectuels québécois face à ces questions. Dans une société de plus en plus fragmentée, la possibilité de mobiliser les citoyens en vue de la réalisation d'idéaux collectifs qui ne sont pas liés au vécu (c'est-à-dire en dehors de l'identité ancestrale, la langue, l'attachement à une géographie) est extrêmement faible. Les raisons économiques l'emportent aujourd'hui dans toutes les sphères sociétales. Très critique de cette situation, Dumont célèbre la « gratuité de la vie sociale » et condamne les politiciens qui élèvent le « réalisme économique au rang de la magie » (p. 227). Pourtant, c'est probablement un certain « réalisme économique » qui pourrait effectivement rallier les immigrants au projet de construction d'une société plus juste et plus démocratique au Québec. Ce « réalisme économique » n'est pas nécessairement l'économicisme des néolibéraux, mais la notion que les néo-Québécois seront portés à choisir la culture québécoise de langue française dans la mesure où ils sentiront que les structures de pouvoir de la société leur sont accessibles. Or, bien que les discours sur les immigrants soient nombreux sur la scène publique, il est facile de constater que très peu de politiciens et d'intellectuels s'adressent aux immigrants. Le livre de Dumont m'en paraît un exemple paradigmatique. La plupart de ceux qui viennent d'ailleurs pour s'installer au Québec – peut-on supposer – souhaitent s'intégrer à la société d'accueil. Mais tant qu'ils n'auront pas acquis un statut d'interlocuteurs à part entière dans la culture publique québécoise, ils demeureront des étrangers.

Victor ARMONY

*Département de sociologie,
Université du Québec à Montréal.*

Fernand DUMONT, *Une foi partagée*, Montréal, Bellarmin, 1996, 301 p.

Parue en 1996, alors que nous savions Fernand Dumont atteint par la maladie. *Une foi partagée* fut reçue un peu comme un « testament spirituel ». Pensant y trouver les réflexions ultimes et inédites d'un intellectuel croyant sur l'actualité de sa foi, le lecteur averti a pu être déçu, à la première lecture, par un « contenu » ayant

des airs de « déjà vu ». En effet, comme c'est souvent le cas dans l'œuvre de Dumont, ce livre est le fruit d'une sédimentation de textes antérieurs. Il serait même l'aboutissement imprévu d'un projet d'écriture plus ancien. Un premier indice de cela nous vient de l'auteur lui-même qui affirme : « j'avais songé, et depuis longtemps, à réunir en un ouvrage de lecture aisée les éléments d'une foi partagée » et plus loin. « [d]es pages ont été publiées ici et là, tandis que je repoussais toujours plus loin mon projet » (p. 13). Un second indice nous vient d'une note des éditeurs de *Maintenant* qui, dans un numéro de la revue datant de 1971, publiaient un article de Dumont en le présentant comme le fragment d'un livre en préparation, devant faire suite à *Pour une conversion de la pensée chrétienne* et prenant la forme d'une lettre à la génération prochaine. Or, cet article est presque intégralement repris dans le chapitre trois d'*Une foi partagée*, confirmant ainsi que le présent ouvrage est le résultat remanié, vingt-cinq ans après, du projet initial jamais terminé. Cela expliquerait-il certaines références un peu datées ? Pour ne prendre qu'un exemple, pensons aux théologies dites de la « sécularisation » et de la « consécration » que Dumont choisit, au chapitre 10, comme emblématiques des enjeux de cette « culture chrétienne » qu'il appelle de ses vœux, deux thématiques qui ne sont pas sans renvoyer à des discours théologiques fort populaires dans les années soixante-dix, mais un peu loin de ceux qui animent le débat du milieu des années quatre-vingt-dix, époque de publication d'*Une foi partagée*.

Cela dit, dans une seconde lecture, ce qu'il me semble pertinent de retenir de ce livre (par-delà son contenu qui, ainsi qu'il en est toujours dans l'œuvre de Dumont, aborde des questions fondamentales avec une grande acuité sociologique et philosophique), c'est le « geste » que représente, en soi, ce texte. Constituant, en effet, plus que le témoignage original d'une conscience solitaire, ce livre naît plutôt de l'acte même de « [lier] l'existence personnelle et l'histoire commune » (p. 12) en se confrontant à ce qui peut leur donner sens. Plus que le pari d'une existence singulière se proposant « [d']avouer la raison de ses raisons » (p. 14), l'ouvrage se propose de livrer des fondements anthropologiques d'une ouverture à une référence ultime qualifiée, avec modestie et réserve par Dumont, de « transcendance sans nom » (p. 18). Cette transcendance anonyme joue, ici, le rôle d'une ouverture vers laquelle l'existence peut tendre et, par ce mouvement, s'ouvrir à un humanisme radical et inclusif, humanisme où réside, selon Dumont, le principe et la fin de la foi chrétienne.

Pour Dumont, la question de Dieu est concomitante à celle de l'homme (p. 300) et le croyant, aussi bien que l'agnostique, se retrouvent sur le même bateau, voguant sur cette mer de l'incertitude caractéristique d'une modernité avancée où se profile l'énigme fondamentale pour notre auteur (p. 24) : *comment croire en l'humanité ?* Cette « incertitude » contemporaine engage le sujet chrétien, conscient de la singularité de sa tradition et de la relativité de ses représentations, dans une recherche ayant résolument valeur d'universel. Dumont, en intellectuel sans compromis et en croyant authentique, montre, au fil de son écriture, comment « la question de la pertinence de Dieu compromet aussi bien celui qui y croit que celui qui n'y croit pas » (p. 59). C'est ainsi qu'il met en scène une foi qui, parce qu'elle n'est jamais isolée des enjeux de la culture, ni soustraite aux aléas de l'histoire, se fait critique, c'est-à-dire « interpellation et déchirure de la sphère humaine »

(p. 120). Du cœur même de notre condition, le christianisme (en collaboration avec d'autres sources critiques au sein de la culture) devient volonté de circonscrire des lieux où l'on puisse être attentif à cette « transcendance anonyme », à cette « rupture », qui nous révèle notre finitude et notre insuffisance. La foi trouve, dès lors, son humble place au sein d'un « travail de civilisation » (p. 135) où le sujet croyant, rejoignant la condition de tout homme vivant en ce monde, « partage avec les autres les travaux et les responsabilités du monde » (p. 145), « mobilisé par les inquiétudes de l'époque aussi résolument que quiconque » (p. 147).

À la suite de Mounier, l'un de ses maître de jeunesse, il faut reconnaître que c'est d'un christianisme résolument itinérant, faible et pauvre (p. 181) que parle notre auteur, christianisme qui, en raison de cette fragilité, s'enracine sans réserve dans le drame universel de la condition humaine. Ainsi, Dumont nous montre-t-il, par l'acte même que représente son écriture d'*Une foi partagée*, la réponse à ce qu'il perçoit comme étant la question première qui se profile pour chaque croyant aujourd'hui (p. 219) : *de quel lieu peut désormais s'exprimer la condition chrétienne ?* À cette interrogation, nous ne serons pas surpris de voir le sociologue de Montmorency répondre que ce « lieu » est celui de la culture (p. 221), cette culture où l'expérience originale du sujet chrétien trouve à s'instaurer dans des pratiques, des expériences et des discours ouverts à l'universel par le truchement de cet *Autre* qu'évoque la catégorie anthropologique de « transcendance sans nom ». *Une foi partagée* devient, dès lors, la mise en œuvre d'un dialogue entre une culture chrétienne et une culture savante, le récit du périple, au sein de la modernité, d'une conscience historique aux prises avec la question de l'*Autre*... Entre les excès d'un discours froidement théorique et ceux d'une narration platement esthétique, ce livre se veut plutôt la mise en scène d'une « éthique », c'est-à-dire d'un engagement authentique et responsable dans la cité. Un tel engagement se fonde sur le désir d'établir la pertinence d'une foi anthropologique où croyants et incroyants, sans se renier, peuvent faire alliance dans la dénonciation commune des rationalités étroites qui, à notre époque, cherchent trop souvent à préserver les humains de cette dramatique (mais pourtant essentielle) confrontation à l'altérité. Cette confrontation assigne chacun à se compromettre au nom du sens et des valeurs. Le croyant n'y échappe donc pas car, « avant de se traduire en doctrine ou en morale, en explications ou en justifications, le christianisme n'est-il pas l'entrée résolue dans la tragédie de notre condition » (p. 246) ? En ce sens, le christianisme de Dumont, celui qu'il a toujours cherché à vivre par sa réflexion et son action, est un christianisme qui prend forme et se déploie à partir de ce lieu radical où naît « le projet sans cesse compromis de la culture » (DUMONT, 1994, p. 25). Sa foi est, sans conteste, un humanisme, puisqu'elle s'avoue intrinsèquement concernée par l'avenir de la culture et taradée par les mêmes incertitudes qui traversent cette dernière (p. 256). Une foi, donc, qui est (et demeure) partagée, en ce sens qu'elle maintient délibérément ouvertes les incertitudes de la conscience au sein de la modernité, faisant de celles-ci le tremplin d'une recherche où « se rejoignent la crise de la culture et la crise du christianisme » (p. 259) dans un continuel dialogue de la civilisation avec elle-même et avec son *Autre*.

Force est donc de reconnaître que le propos d'*Une foi partagée* ne saurait être la malheureuse concession d'un esprit aux prises avec l'horizon d'une mort prochaine

et qui, après un parcours scientifique pourtant remarquable, irait errer, loin des lumières de la raison, dans les sombres sentiers de la foi religieuse. Une lecture honnête de ce livre y reconnaîtra plutôt la constante d'une quête d'intelligence qui honore pleinement et totalement le projet épistémologique fondamental poursuivi par l'ensemble de l'œuvre dumontienne. Ce serait donc une grave méprise que de reléguer cet ouvrage, pour des raisons idéologiques, en marge du corpus auquel il appartient. En effet, la tentation se manifeste encore, chez certains intellectuels pourtant férus de Dumont, d'écarter, au sein de son œuvre, cette embarrassante variable qu'est la foi. Certains s'agitent donc à vouloir démontrer (comme si on en doutait !) que la pensée dumontienne est faite d'une rationalité qui se tient par elle-même (entendre ici : une rationalité pouvant faire totalement abstraction de l'appartenance chrétienne de son auteur). Or, *Une foi partagée* recèle peut-être la clé nous permettant de nous ouvrir plus sereinement à l'épistémologie qui est le ressort de cette aventure intellectuelle dont personne ne songe à remettre en doute la loyauté indéfectible à servir la cause d'une pensée rigoureuse, autonome et sans compromis. Ce livre, en effet, permet de reprendre le débat sur de nouvelles bases, par sa mise en scène d'une pensée où « savoir » et « croire », loin d'être des termes exclusifs de la connaissance, s'articulent plutôt au sein d'une critique épistémologique faite de doutes et d'aveux, qui ne quitte jamais le sol de la finitude humaine et qui, à partir de cette terre ferme, demeure néanmoins résolument ouverte sur une conception généreuse de la transcendance. Ainsi, « loin d'être la négation de la raison [la foi] la confirme dans son irrémédiable ouverture » (p. 20) et, bien qu'elle nous confronte à ce qui nous dépasse, Dumont n'eut de cesse de démontrer que cette ouverture à la transcendance ne saurait entraîner, d'aucune façon, la dévaluation de l'autonomie et de la rigueur épistémologique qui caractérise l'idéal de la modernité.

Si le christianisme auquel appartient Fernand Dumont personnalise la transcendance et, de ce fait, la particularise, il n'en demeure pas moins qu'en deçà et au-delà de cette tradition religieuse qui la nomme, cette catégorie dumontienne de transcendance concerne de manière universelle les individus et les collectivités. Elle représente la condition de possibilité de cette distance où la conscience, en pleine possession de sa responsabilité et de son autonomie, est confrontée aux enjeux d'une intelligence du réel refusant de s'aliéner dans la fabrication d'illusions et d'idoles (p. 104). Voilà pourquoi, « c'est d'abord dans la culture tout entière, là où la foi *anthropologique* est débat des valeurs, que [ces] enjeux doivent alerter chrétiens et non chrétiens, [dans la] dénonciation des pacotilles du sacré et des falsifications du christianisme [autant que dans la nécessité de] sans cesse contester les rationalités étroites et [de] reconduire au face-à-face avec la transcendance » (p. 241).

« Savoir » et « croire » ne sont ainsi que les deux faces d'une même médaille, les deux moments de ce geste, de cette tâche, de ce « pari » (p. 300) d'intelligence qui traverse, de part en part, l'itinéraire dumontien et qu'*Une foi partagée* ne fait que reprendre et expliciter davantage, montrant que « la croyance est constitutive de notre condition tout autant que la raison raisonnante » (DUMONT, 1997, p. 244). Fondée sur une foi radicalement anthropologique, sur une rigueur intellectuelle maniant avec méthode différentes disciplines du savoir contemporain et sur une ouverture à une transcendance définie d'abord et avant tout en tant qu'inter-

pellation de notre finitude humaine, le travail d'intelligence critique de la modernité qui caractérise l'ensemble de l'œuvre de Fernand Dumont trouve une illustration singulièrement créatrice et féconde dans l'écriture d'*Une foi partagée*. C'est pourquoi, reconnaissant sans malaise à ce livre sa pleine et légitime appartenance à l'ensemble du corpus dumontien, nous sommes conduit, en définitive, à formuler cette dernière question : *qui a peur du christianisme de Fernand Dumont ?*

Marco VEILLEUX

DUMONT, Fernand

1994 *Le lieu de l'homme*, Montréal, Bibliothèque québécoise [1968].

1997 *Récit d'une émigration*, Montréal, Boréal.

Fernand DUMONT, *Un témoin de l'homme. Entretiens colligés et présentés par Serge Cantin*, Montréal, L'Hexagone, 2000, 357 p. (Entretiens.)

Autant la pensée de Fernand Dumont est-elle difficile d'accès dans ses travaux d'épistémologie, autant est-elle claire et limpide dans ses très nombreux entretiens enregistrés à la radio et à la télévision et dans ses entrevues publiées dans les revues, journaux ou magazines. Cette parole toujours vivante de Fernand Dumont était jusqu'à récemment dispersée dans des médias peu accessibles. Aussi faut-il souligner le grand intérêt d'avoir rassemblé les principaux entretiens du célèbre sociologue, donnés entre 1965 et 1996, dans un ouvrage posthume, initiative de Serge Cantin qui a effectué un travail éditorial remarquable. Ce dernier a enlevé les redites et classé les entretiens dans quatre parties, soit le *Parcours des lieux* qui rappelle des éléments d'autobiographie qui éclaireront l'œuvre, *Croire, Éthique et politique* et enfin *Le Québec*. Cela donne un fort volume qui sera un complément indispensable à l'étude de l'œuvre scientifique de Fernand Dumont, mais aussi à l'analyse sociographique de toute une époque, la seconde moitié du XX^e siècle québécois.

Fernand Dumont s'est défini lui-même comme un professeur attablé à la construction d'une œuvre scientifique au sens fort du terme, mais aussi comme un intellectuel engagé dans la cité. Dumont lie en effet la recherche de vérité et la pertinence du savoir, deux aspects qu'il juge indissociables. Pour lui, la fonction de la science est d'axiomatiser, d'expliquer, de comprendre. Mais au besoin de rationalité et de vérité, correspond un besoin de pertinence pour l'acteur social, pour qui les choses et les événements ont une signification. « Une chose peut être exacte et n'avoir aucun sens pour moi » (p. 103), ajoutant plus loin dans l'ouvrage : « La crise que nous vivons présentement n'est pas une crise de vérité, c'est une crise de pertinence. Nos bibliothèques sont pleines de vérités. La science est pleine de vérités. Mais il semble bien que la vérité abstraite ne suffise pas pour vivre. Pour vivre, il faut des valeurs qui donnent un sens à notre vie, qui sont le sens de notre vie »